

## Le Voyage à Nantes 2019 en met plein la vue



La 8e édition du parcours d'art contemporain dans l'espace public s'enrichit de nouvelles installations dont un belvédère permanent au-dessus de la Loire. Visite guidée.

C'est une fois arrivé à Nantes que le voyage commence vraiment. Depuis 2012, la ville déroule une balade artistique urbaine, enrichie chaque été d'étapes éphémères étonnantes. Le Voyage à Nantes (VAN) est gratuit mais jamais inutile. Ces interventions d'art contemporain décalées, ludiques, oniriques ou provocantes, défendent une démocratisation de la culture, chère au directeur artistique de la manifestation, Jean Blaise. "C'est toute la question de l'accès à l'art. Dans une institution, on touche 10 % des habitants. Dans l'espace public, c'est 90 %. A nous ensuite de bien les accueillir, notamment avec des médiateurs qui expliquent le sens des oeuvres".

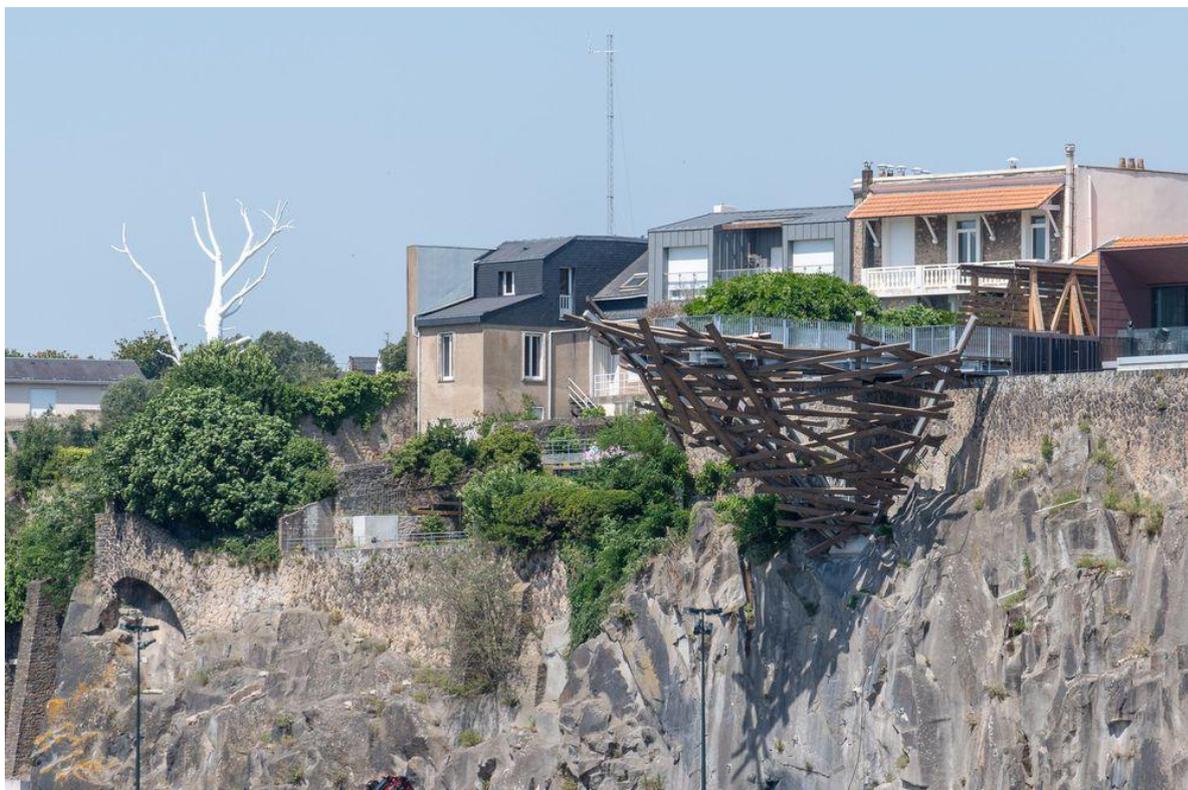
Les 56 créations permanentes qui jalonnent le parcours - 110 le temps de l'été, jusqu'au 1er septembre - font désormais partie de l'identité de la cité. Définie pendant des décennies par ses chantiers navals et son usine de biscuits LU, Nantes a dû se réinventer dans les années 1980 avec l'arrêt de ces activités. Le patrimoine architectural historique se limitant au Château des Ducs de Bretagne, il a fallu faire appel à "la créativité réjouissante des artistes". "Les oeuvres ont transformé la ville, constate Jean Blaise. Elles sont des buts, des prétextes pour se balader".

Ici, l'imaginaire fonctionne à plein régime

En effet, le VAN n'est pas qu'un divertissement culturel attractif. C'est aussi un levier de développement urbain qui accompagne les transformations sociales et économiques, tisse des liens entre le centre-ville et les nouveaux quartiers qui sortent de terre pour digérer le dynamisme démographique de la métropole (+ 45 000 habitants entre 2011 et 2016). Signe de cette expansion, la ligne verte qui relie les escales du VAN mesure aujourd'hui 18 kilomètres.

Cette année, elle conduit les curieux vers le quartier Chantenay, sur la butte Sainte-Anne, à l'ouest. Sur la falaise qui domine la Loire, le Japonais **Tadashi Kawamata** a accroché un *Belvédère de l'Hermitage* en forme de nid d'hirondelle (il en a essaimé une dizaine d'autres, éphémères eux, à travers l'agglomération, sur des lampadaires, des façades, des arbres). La structure vertigineuse, à 20 mètres au-dessus du sol, offre un panorama imprenable sur les rives du fleuve et l'île de Nantes. Le lieu, ouvert toute l'année, annonce les prochaines transformations du secteur.

A deux pas, dans une carrière de granit, se déploiera en 2023 l'Arbre aux Hérons, créé par Pierre Orefice et François Delarozière, à la tête des Machines de l'île. Ce végétal d'acier en forme de jardins suspendus culminera à 32 mètres et pourra accueillir jusqu'à 300 visiteurs dans ses branches. Ici, l'imaginaire fonctionne à plein régime. Nantes n'est pas la ville natale de Jules Verne pour rien.



Le Belvédère de l'Hermitage de Tadashi Kawamata.

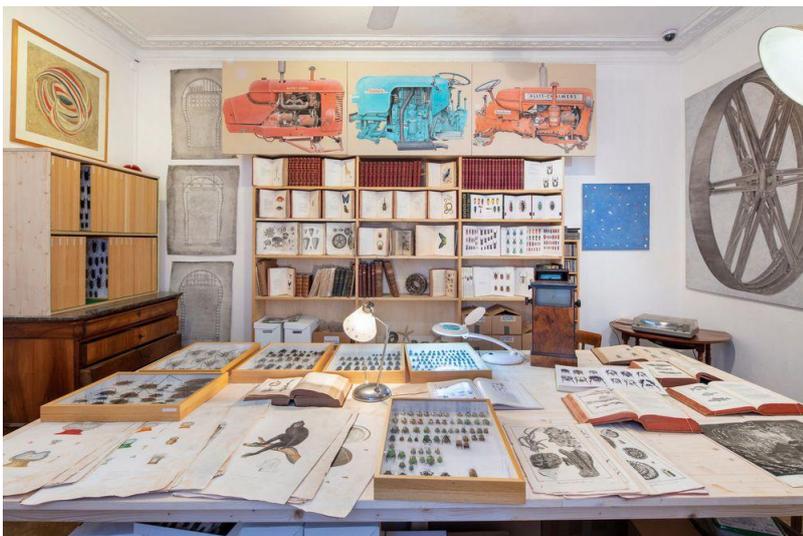
(Martin Argyroglo)



Un nid de Tadashi Kawamata, construit sur la tour du Lieu Unique.

(Martin Argyroglo)

D'un nid à l'autre, le VAN propose cette saison de découvrir l'antre de l'artiste nantais **Benoît Rondot**, enfin une reconstitution fidèle réalisée à la galerie Le Rayon vert. Le peintre a investi les lieux avec ses toiles (tableaux de moteurs et de pièces mécaniques) et toutes les sources graphiques qui l'inspirent : livres scientifiques, classeurs d'archives photos, vitrines d'insectes, volumes d'encyclopédie d'histoire naturelle du XIXe siècle, boîtes de médicaments d'un autre âge, jouets colorés des années 1950... Les œuvres de Benoît Rondot n'ont rien de passéistes, elles célèbrent d'abord la forme et l'ingéniosité humaine et animale. A l'ère du numérique et de la dématérialisation, le bazar intime de ce grand collectionneur est un temple fascinant du monde analogique qui tient autant de l'atelier que du cabinet de curiosités.



L'atelier imaginaire de Benoît Rondot.

(Martin Argyroglo)

Pour quitter la butte Sainte-Anne et rejoindre l'exposition de Claire Tabouret, au Hab, sur l'île de Nantes, de l'autre côté de la Loire, le VAN n'a pas encore prévu de tyrolienne. Dommage. L'artiste française de 39 ans, installée à Los Angeles, a peint sur la surface de voiles de bateaux récupérées dans le port de San Pedro en Californie. Suspendues au plafond, elles scandent le vaste espace. Des silhouettes humaines s'enlacent, jouent, se battent, s'embrassent... Sur les murs, des tableaux reprennent la thématique de ces tandems amoureux ou en lutte. L'exposition, *If only the sea could sleep*, doit son titre à un vers d'un poème d'amour du syrien Adonis. Inspirée par la mer, élément commun à Nantes et Los Angeles, la plasticienne traduit dans une étrange rêverie la houle des sentiments, l'attraction et la répulsion, la quiétude et le déferlement, l'ambiguïté des rapports humains.



Claire Tabouret à la HAB Galerie.

(Martin Argyroglo)



My waves, de Claire Tabouret, 2019.

(Marten Elder, Courtesy Almine Rech)

Comme l'atelier de Benoît Rondot, la place Royale est, elle aussi, le théâtre d'une incroyable accumulation. Au milieu de ce site, endommagé lors de la Seconde Guerre mondiale et refait presque à l'identique, Stéphane Vigny a planté près de 600 statues en pierre reconstituée - comme celles que l'on trouve dans les magasins de jardinerie. La fontaine monumentale, au centre, semble être la source de cette prolifération de reproductions de figures mythologiques, d'allégories des saisons ou de représentations d'animaux. Dans ce cadre architectural lui-même trompeur, Stéphane Vigny joue avec la notion d'original et de copies, et avec le kitch et le bon goût. Certains personnages sont recouverts d'une affichette sur laquelle est écrit "Où est Steve ?", référence à ce jeune homme porté disparu à la suite d'une invention policière le soir de la Fête de la musique . L'actualité tragique s'empare de cette foule blanche anonyme et donne une force supplémentaire à cette installation.



L'oeuvre de Stéphane Vigny sur la Place Royale.

(Martin Argyroglo)

Le VAN est propice à des parasitages de l'espace public plus discrets. Le Passage Sainte-Croix accueille ainsi des sculptures aux allures animistes. L'artiste **Cécile Beau** déjoue notre perception : une énorme pierre ronronne comme un gros matou, une goutte invisible perturbe un puits d'encre noire, un arbre dénudé dévoile ses racines en forme de branches...

A quelques mètres de là, la jungle urbaine luxuriante entretenue au milieu des immeubles par la main verte de l'artiste Evor continue de s'épanouir. Dans le registre de l'invasion végétale, **Eva Jospin** a produit au coeur de l'île de Nantes une treille en trompe-l'oeil, avec branchages en cordes et feuilles de laiton et de calques. Un travail d'orfèvre imaginé pour le patio d'un nouveau programme immobilier.



La pierre "ronnante" de Cécile Beau.

(Martin Argyroglo)



La Jungle Intérieure d'Evor a colonisé le Passage Bouchaud.

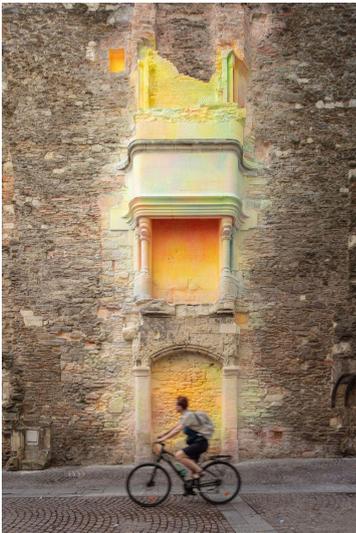
(Martin Argyroglo)



Le Passage, par Eva Jospin.

(Philippe Piron)

**Flora Moscovici**, elle, s'est intéressée à un vestige du passé. Rue des échevins, elle a recouvert d'une peinture lumineuse une haute cheminée du XVe siècle, dernière trace d'une bâtisse détruite au XXe siècle pour créer une rue. Elle révèle la mémoire d'un lieu à côté duquel les badauds passaient sans le remarquer.



Le temps entre les pierres, par Flora Moscovici.

(Martin Argyroglo)

Le vidéaste **Pierrick Sorin** invente, lui, des saynètes holographiques. Il faut rentrer dans le hall de huit hôtels de Nantes pour découvrir ses mises en scène loufoques ou surréalistes. Pour cette série "Hôtels et

faune", l'artiste s'amuse avec le nom des établissements et ceux d'illustres Nantais, comme le poète Jacques Vaché, considéré par André Breton comme le précurseur du surréalisme. En pleine chanson, l'un des petits personnages de Sorin prend son téléphone, éclairant soudain le sens du titre de cette production pleine de dérision et d'ironie.



The shaker and the magic fountain, Oceania, par Pierrick Sorin à l'Hôtel de France.

(Philippe Piron)

Le VAN n'est pas qu'une balade onirique. Exposées dans deux alvéoles du Blockhaus de l'île de Nantes, construit par les Allemands en 1943, les machines de Malachi Farrell activent des chorégraphies dérangementes et satiriques. Deux armes au bout de bras robotisés, hypnotisées par la clarinette d'un charmeur de serpent, concluent une danse synchronisée par un surprenant baiser. Une scie circulaire découpe un livre dans une ambiance anxiogène à la George Orwell, des bottes claquent pour se mettre au garde-à-vous... Entre système D et programmations complexes, les mécaniques articulées de l'artiste irlandais installé à Malakoff (Hauts-de-Seine), parodient le pire de notre société contemporaine : censure, aliénation, violence...



Malachi Farrell investit le Blockhaus de l'île de Nantes.

(Martin Argyroglo)

Place Graslin, de la fumée sort d'une boîte suspendue. Il est 17 heures. Human Clock s'ébranle. Cette oeuvre hybride, mi-homme, mi-machine, conçue par le metteur en scène **Ludovic Nobileau** (compagnie X/tnt), le Géo Trouvetou **Malachi Farrell** et le performeur **Constantin Leu**, marque les différentes heures de la journée avec l'apparition d'un maître horloger azimuté. Cette fois, l'olibrius en combinaison tente de réparer le coucou enragé. Maintenir le rythme du temps est un combat permanent.



Human Clock, par la compagnie X/tnt, Malachi Farrell et Constantin Leu.

(Martin Argyroglo)

L'ancienne biscuiterie LU, devenu le centre culturel le Lieu Unique depuis 2000, abrite l'exposition qu'il faut avoir vue. Equipé d'une caméra à usage militaire qui permet de détecter la présence humaine grâce à la chaleur, le photographe irlandais **Richard Mosse** a suivi les itinéraires périlleux empruntés par les réfugiés venus de Syrie et du Sahel pour gagner l'Europe. Du Sahara à la jungle de Calais, les images en noir et blanc d' *Incoming* , projetées au ralenti sur écran géant, montrent une réalité que beaucoup veulent ignorer. Mosse révèle l'infravisible, la chaleur des corps, des moteurs, des éléments, sans dévoiler les visages et les identités. Anonymes mais vivants, les êtres humains apparaissent comme des spectres, les fantômes que certains dirigeants européens tentent de repousser à l'extérieur de leurs territoires. Outil de surveillance, cette caméra ultra-sophistiquée devient le témoin de drames humanitaires.



Richard Mosse, capture d'image de *Incoming*.

(Richard Mosse)

Le film d'une durée de 52 minutes secoue visuellement et émotionnellement. Il est accompagné de photos de la série *Heat Maps* . Avec la même caméra thermique, Richard Mosse a réalisé des clichés composites de camp de réfugiés au Liban, en Grèce, en Bulgarie. Ces vastes panoramas détaillés, qui évoquent les toiles de Jérôme Bosch, rapportent les conditions de survie des migrants. Richard Mosse présente une vision hallucinante et effroyable de la plus grande crise migratoire en Europe depuis la Seconde Guerre mondiale.

8e édition du Voyage à Nantes. Jusqu'au 1er septembre pour certaines installations et l'exposition *Incoming* , au Lieu Unique.

Programme complet sur <https://www.levoyageanantes.fr/>